



Comment la fête territorialise l'espace urbain.Essor des fêtes andines et tensions identitaires dans les basses terres boliviennes

Sophie Blanchard

► To cite this version:

Sophie Blanchard. Comment la fête territorialise l'espace urbain.Essor des fêtes andines et tensions identitaires dans les basses terres boliviennes. GIS Réseau Amérique latine. Actes du 1er Congrès du GIS Amérique latine: Discours et pratiques de pouvoirs en Amérique latine, de la période précolombienne à nos jours, 3-4 novembre 2005, Université de La Rochelle, Nov 2005, La Rochelle, France. 12 p. halshs-00152976

HAL Id: halshs-00152976

<https://shs.hal.science/halshs-00152976>

Submitted on 8 Jun 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Comment la fête territorialise l'espace urbain.
Essor des fêtes andines et tensions identitaires dans les basses terres boliviennes**

Sophie Blanchard

Introduction : Santa Cruz de la Sierra, principale ville des basses terres boliviennes, a connu dans les cinquante dernières années un afflux de migrants venus des Andes. Ceux-ci célèbrent les fêtes anniversaires de leurs départements d'origine avec un faste croissant. Depuis une quinzaine d'années, la fête de La Paz a pris à Santa Cruz de la Sierra un essor tout particulier. Les migrants venus de toutes les régions andines du pays se rassemblent autour de cette célébration qui a lieu à la mi-juillet. Plusieurs jours de réjouissances culminent lors d'un défilé folklorique, au cours duquel les accents des musiques andines résonnent comme un défi dans cette cité où s'affirme un puissant mouvement régionaliste.

Quels sont alors les enjeux que recouvre cette fête des migrants andins dans les basses terres boliviennes? Au premier abord presque anecdotique; la fête en tant que pratique culturelle, dans ce contexte de revendications identitaires et régionalistes accrues, est chargée de signification. Ce qui est d'autant plus symbolique qu'il s'agit de la fête de La Paz, siège du gouvernement et du pouvoir décisionnel. Par cette fête qui met en scène les danses et les musiques andines à travers la ville, les migrants affirment leur présence à Santa Cruz. Cette affirmation, de caractère identitaire et territoriale, est pour eux une façon de se réapproprier symboliquement un espace urbain dans lequel ils sont souvent marginalisés en raison de leur origine andine. Au delà de cette affirmation d'une "andinité" reconstruite à Santa Cruz, l'ampleur prise par la fête de La Paz révèle aussi des mécanismes de fusion culturelle et de construction d'une identité métisse.

1 Le contexte : Andes et Basses Terres, migrations et tensions identitaires

2 La fête de La Paz, signe d'une territorialisation de la ville par les migrants andins

3 Une célébration englobante : fête et construction d'une identité andine *cambacolla*

1 Le contexte : Andes et Basses Terres, migrations et tensions identitaires

a. La dualité fondamentale du territoire bolivien (cf. carte)

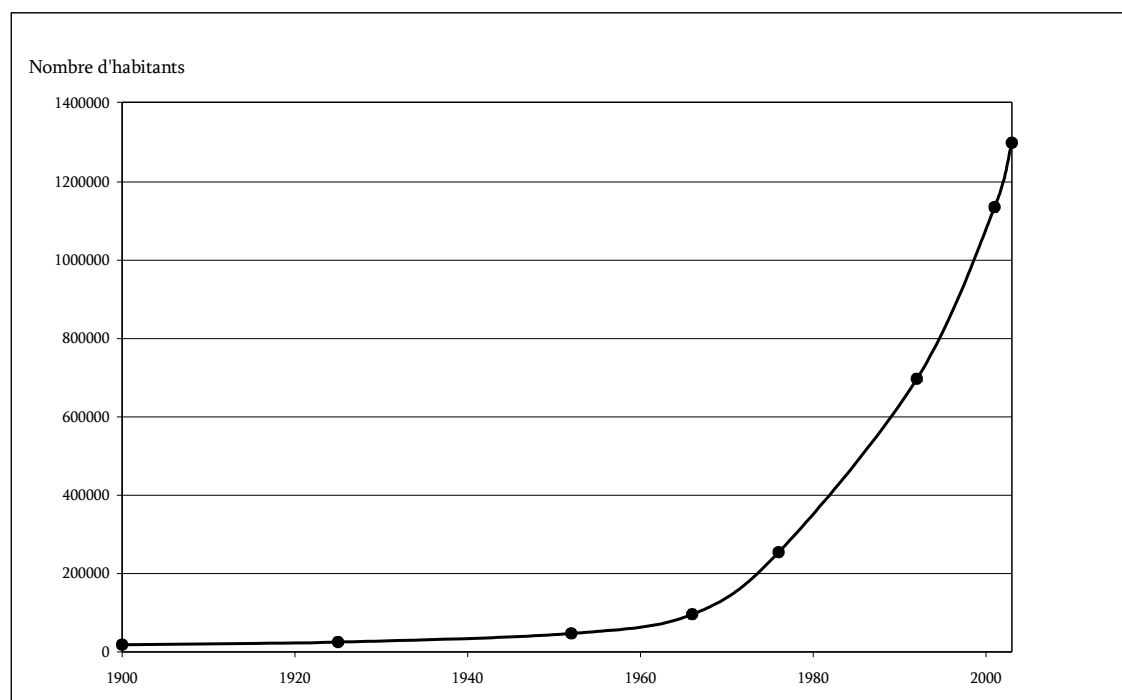
Un tiers de la superficie du pays se trouve dans les Andes, qui abritent les deux tiers de la population nationale, et deux tiers du territoire se trouve dans les Basses Terres, qui ne regroupent qu'un tiers de la population. Les populations des Andes sont en grande partie des indigènes quechuas et aymaras et des populations métisses. On voit dans cette Bolivie andine l'affirmation de mouvements indigénistes et d'une contestation sociale croissante. Ces mouvements sociaux ont provoqué la démission de deux présidents, Gonzalo Sanchez de Lozada en octobre 2003 et Carlos Mesa en juin 2005, et aujourd'hui la question de la date des élections générales agite le pays. Dans le même temps, on peut observer, à Santa Cruz, l'essor d'un mouvement régionaliste qui souhaite prendre ses distances avec le gouvernement de La Paz, sous l'égide de la Nation *camba* et du Comité Civique pro-Santa Cruz. Ce mouvement régionaliste souligne les différences entre hautes et basses terres. La population des Basses Terres est en effet moins dense que celle des Andes, et c'est une population qui se dit de culture *camba* et issue d'un "métissage blanchissant" où dominent les apports européens. Ces *Cambas* désignent les Andins présents à Santa Cruz sous le nom de *Collas*, appellation qui a au premier abord une connotation péjorative.

b. Migration et conquête de l'est

L'équilibre entre hautes et basses terres est bouleversé à partir des années 50. Après la révolution de 1952 commence ce qui fut appelé la "marche vers l'*Oriente*". Cette marche se traduit par des migrations massives de populations venues de toutes les régions du pays, qui se poursuivent depuis cinquante ans (cf. **carte**). Le mouvement s'apparente à un glissement territorial, des Andes boliviennes vers les Basses Terres, et surtout vers la région puis la ville de Santa Cruz de la Sierra, principale ville de l'*Oriente*. Les migrations de populations qui ont alimenté cette "conquête de l'est" se sont d'abord dirigées vers les zones agricoles, participant d'une dynamique de front pionnier, et la migration vers la ville de Santa Cruz s'est développée un peu plus tard. La population de cette ville a connu

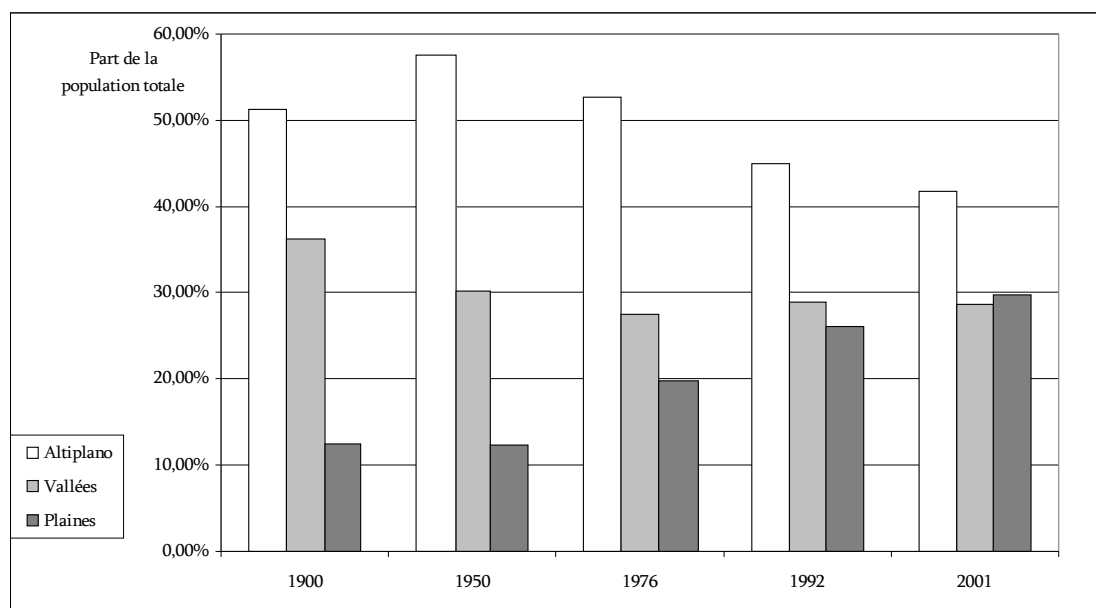
une forte croissance, passant de 42 000 habitants en 1950 à 250 000 en 1976 et 1,3 million aujourd'hui. (cf. graphique).

Graphique 1 : croissance de la population de Santa Cruz, 1900-2001



Cette marche vers l'est a entraîné un rééquilibrage du territoire et une répartition moins inégale de la population (cf graphique).

Graphique 2 : Evolution de la répartition de la population bolivienne, 1900-2001



Les

migrations continuent, et la croissance de la pop des Basses Terres se poursuit, notamment dans la ville de Santa Cruz, où les migrants sont les plus nombreux. Cette présence

alimente le fantasme de l'invasion de la ville par les migrants : on comptait en 2001 plus de 250 000 "migrants andins" - personnes nées dans un des départements andins dans la seule ville de Santa Cruz -, soit $\frac{1}{4}$ de la population, qui s'agrègent peu à peu à la ville.

Concentrés dans les quartiers centraux autour des marchés et dans les périphéries sud et est de la ville, qui sont identifiés comme des "quartiers marginaux", ces migrants forment "l'autre Santa Cruz", expression qui revient régulièrement dans la presse crucénienne, l'envers du Santa Cruz *camba*. C'est une définition en négatif. Mais l'étude des pratiques culturelles fait apparaître une intégration croissante des migrants dans la ville de Santa Cruz - ce qui se manifeste de façon particulièrement nette dans l'essor des fêtes andines.

2 La fête de La Paz, signe d'une territorialisation de la ville par les migrants andins

La fête de La Paz, ou fête de la *Virgen del Carmen*, célèbre à la fois la protectrice de la ville et l'anniversaire du soulèvement de La Paz¹ en 1809. C'est dans la capitale bolivienne l'occasion de manifestations de grande ampleur, depuis la fin du XIX^e siècle. La semaine entière est consacrée aux réjouissances. Depuis une douzaine d'années (1992), les Pacéniens vivant à Santa Cruz ont pris l'habitude de célébrer cette fête eux aussi, à Santa Cruz, en organisant plusieurs types de manifestations dont le point culminant est un défilé folklorique. Chaque année, le défilé prend plus d'ampleur, et témoigne de la présence de migrants pacéniens de plus en plus nombreux, qui forment des fraternités (des associations rassemblant des groupes de danse). En 2003 et 2004, un défilé de plusieurs heures sur un parcours de deux kilomètres et demi a associé aux groupes de danse pacéniens des groupes venus de tout le pays, et ce sont des fêtes andines qui se sont déroulées dans les rues de Santa Cruz de la Sierra le 19 juillet 2003 et le 31 juillet 2004. Mise en scène de l'identité pacénienne, et plus largement andine, la fête révèle aussi le rapport des migrants au territoire. Elle donne à voir la présence des migrants andins dans la ville, et elle permet à ceux-ci de se représenter en tant que migrants devant l'ensemble des Crucéniens.

¹ Les révolutionnaires ont profité de la fête de la *Virgen del Carmen*, le 16 juillet 1809, pour se soulever contre les partisans de la reine Carlotta

a. Lieux et moments de la fête

Les moments et les lieux de la fête de La Paz dessinent les territoires mobilisés par cet événement. Comme la plupart des fêtes andines, la fête de La Paz, pour être un anniversaire, n'est pas pour autant cantonnée à un événement ponctuel concentré sur un moment et en un endroit. Elle se déroule en plusieurs phases et investit plusieurs lieux.

Les célébrations qui précèdent le défilé folklorique ont une vocation commémorative, elles rappellent le signification de la fête de La Paz, liée à la rébellion contre les Espagnols, et rendent hommage au rôle de leader de la nation que joue la capitale économique et politique. C'est aussi un hommage à la *Virgen del Carmen*, patronne et protectrice de La Paz. L'ordre des célébrations est fixe et chargé de sens.

La retraite aux flambeaux, hommage nocturne

Les festivités commencent le 15 juillet, par une retraite aux flambeaux, qui se déroule dans le centre ville, part de la cathédrale, sur la Place 24 *de Septiembre* (la place centrale), et va jusqu'à la *calle La Paz*, dans le *Casco Viejo*, qu'elle emprunte sur toute sa longueur. Ceux qui défilent sont les représentants de la communauté pacénienne, des membres des associations de résidents des représentants syndicaux, ainsi que des responsables des fraternités. Plus que la retraite aux flambeaux elle-même, c'est l'ambiance de la *calle La Paz* qui attire des milliers de passants andins ou d'ascendance andine pour la plupart. Des jeunes, des familles, venant pour une bonne part des quartiers périphériques, flânent dans cette rue où retentissent toute la soirée les accents des musiques andines. L'espace d'une nuit, la *calle La Paz* se transforme en un gigantesque bar à ciel ouvert, et elle est bordée sur toute sa longueur de vendeurs de nourriture et de boissons.

La messe, hommage religieux

Le 16 juillet a eu lieu la partie la plus « officielle » de la fête, la procession de la *Virgen del Carmen* autour de la Place 24 *de Septiembre*, après la messe solennelle à la cathédrale. Les représentants des associations pacéniennes assistent à la messe, ainsi que des représentants syndicaux, des gradés pacéniens basés à Santa Cruz et des figures politiques de Santa Cruz. La statue de la Vierge est ensuite promenée solennellement tout

autour de la place 24 de *Septiembre*. La messe en hommage à la *Virgen del Carmen* clôt solennellement l'année, et donne le départ à une nouvelle gestion pour les associations.

Ces cérémonies se complètent d'une **offrande florale**, forme d'hommage civique qui n'a pas toujours lieu au même endroit. En 2003 et 2005 elle s'est tenue *Plaza 16 de julio*, et le 16 juillet 2004 elle a eu lieu sur la *plaza La Paz*. Située dans *le barrio Urbari*, non loin du *mercado Abasto*, la *Plaza La Paz* est en fait un rond-point au milieu d'un quartier résidentiel, de standing assez élevé.

Le parcours du défilé

Le défilé, ou *entrada folklorica*, est l'essence de la fête de La Paz. Il a lieu un samedi pour profiter de la disponibilité des danseurs et des spectateurs, car, si à La Paz le 16 juillet est un jour chômé, ce n'est pas le cas à Santa Cruz.

Le défilé se déroule sur l'une des grandes artères de sortie de la ville, l'*avenida Grigota*, aussi appelée « double voie à la Guardia : ce parcours de près de 2,5 km reste fermé à la circulation tout l'après-midi et toute la soirée. Le choix de ce nouveau parcours répondait à une nécessité pratique : l'ancien parcours, le long de la *calle* La Paz, était devenu trop court pour le nombre croissant de groupes de danse participant au défilé, et son extension aurait impliqué un blocage de la moitié du centre-ville. C'est désormais l'une des artères de circulation les plus modernes de la ville qui est coupée, pour laisser le champ libre à la fête. Mais la fête, si elle a le caractère éphémère d'un événement exceptionnel, va au-delà de la transgression en mettant en scène l'identité de ses protagonistes, en la donnant à voir dans la rue.

b. Le sens des lieux

Le choix des lieux de la fête (**voir leur localisation sur la carte**) n'est pas innocent en termes d'affirmation identitaire, car les lieux investis par la fête de La Paz sont des lieux symboliques. La place centrale, la cathédrale, sont les symboles de Santa Cruz, les lieux du pouvoir crucénien, le théâtre des manifestations civiques et des protestations populaires. La *calle* La Paz, au cœur du centre-ville, fait partie d'un espace longtemps réservé aux vieilles familles crucéniennes, et partiellement réapproprié par les migrants qui y ont ouvert des petits commerces. L'*avenida Grigota*, dans la mesure où elle unit les quartiers

périphériques où habitent une grande partie des migrants, et le centre-ville, où se trouvent les grands marchés dans lesquels beaucoup d'entre eux travaillent, dessine un trait d'union entre deux types d'espaces, l'un plus approprié par les migrants et l'autre où ils s'imposent comme vecteurs de l'activité économique informelle. En outre, cette avenue, premier tronçon de l'ancienne route menant à Cochabamba par laquelle arrivaient les migrants venant de La Paz jusqu'à la construction de la nouvelle route, a comme la *calle La Paz* une dimension symbolique, car elle fut la porte d'entrée de Santa Cruz. Enfin, le parcours du défilé se termine dans le marché de *La Ramada*, le plus grand de Santa Cruz, animé par les marchands venus des Andes.

Pendant près d'une semaine, (voire plus lorsque le défilé est décalé), les manifestations festives quadrillent donc l'espace urbain crucénien, de la place centrale aux quartiers périphériques les plus éloignés, dans lesquels la fête et les libations se poursuivent jusqu'au lundi.

c. La fête comme revendication territoriale

À travers la fête, transparaît une volonté de marquer les lieux : il existe une dimension revendicative à portée territoriale de cette fête de La Paz. On peut l'interpréter comme une revendication identitaire, une forme d'affirmation de la présence des migrants pacéniens à Santa Cruz. Cette manifestation, comme la plupart des fêtes, possède une dimension territoriale, elle contribue à faire de Santa Cruz, d'une certaine façon, un territoire « andin ». En effet, « la fête, justement, contribue à territorialiser les lieux. Mais, plus encore qu'une géographie concrète, la fête engendre et décrit une géographie symbolique » [DI MÉO, 2001, p. 48]. Cette géographie symbolique se révèle dans le choix des lieux de la fête, qui englobent à la fois des espaces marqués comme *cambas* et des espaces plus facilement associés à la migration, comme la *calle La Paz* dont le nom rappelle la capitale ou le marché de *La Ramada* : ces espaces possèdent désormais une histoire, une charge symbolique née de l'événement. Le fait que l'*avenida Grigota* par exemple, soit un espace *a priori* relativement neutre (une grande artère de circulation), rend plus facile son appropriation symbolique. En célébrant l'éphéméride de la capitale, les migrants dessinent donc leur géographie de Santa Cruz et s'approprient symboliquement l'espace urbain. Le

défilé joue un rôle majeur dans ce processus : celui-ci, d'ailleurs ressenti comme une « invasion » par les détracteurs de la fête, constitue un acte fort d'inscription de la population migrante au sein de l'espace urbain. Le fait que depuis 2004 le *corso* du Carnaval, qui se déroulait jusque-là dans le centre-ville, emprunte désormais lui aussi l'*avenida Grigota*, donne à réfléchir : cela va-t-il provoquer un effet de « neutralisation » de la charge identitaire de ce lieu ? Où cela participe-t-il plutôt d'une relocalisation généralisée de ces festivités bruyantes qui chamboulent l'espace urbain, dans la droite ligne d'une tentative de patrimonialisation du centre-ville illustrée par la réfection de la place *24 de Septiembre* menée en 2004 ? Inscription de la présence migrante dans l'espace urbain, la fête a donc une portée territoriale, mais ses enjeux vont encore au-delà.

3 Une célébration englobante : fête et construction d'une identité andine *cambacolla*

a. Des danses de tout le pays

Le défilé rassemble des danseurs de tous le pays. Entre trente-cinq et quarante fraternités, selon les années, défilent. Les fraternités sont divisées en blocs (*bloques*), et en dernière position vient l'orchestre qui rythme les pas de danse. En 2003, 2004, et 2005, entre 20 000 et 30 000 personnes ont assisté au défilé

Il faut tout d'abord souligner la place primordiale des Pacéniens : Le gros des troupes de danseurs est fort logiquement composé de "résidents pacéniens" habitant à Santa Cruz. Les groupes de *morenada* et de *caporales*, deux danses caractéristiques des Andes boliviennes et très pratiquées à La Paz, sont les plus présents dans le défilé. Beaucoup de ces fraternités se sont construites sur des bases professionnelles, à partir d'associations de commerçants des marchés notamment. Mais les danseurs et les spectateurs viennent de tout le pays

La présence de groupes de jeunes danseurs de *tinku*, (**photo**) qui est une danse guerrière venue du département de Potosi, témoigne de la dimension "pan-andine" de la fête : en effet, le *tinku*, parmi d'autres danses andines, fait l'objet d'un mouvement de redécouverte chez les jeunes Pacéniens - et, plus largement, chez les jeunes citadins - et est de plus en plus enseigné dans les groupes de danses et les écoles de Santa Cruz, il

s'affirme comme symbole d'une identité andine. Les danseurs de *tinku* portent d'ailleurs souvent la *whipala*, le drapeau multicolore emblématique des peuples des Andes boliviennes.

Dans le défilé, on pouvait aussi apercevoir, en 2003 et 2004, des groupes de danseurs venus de Tarija et du *Chaco* crucénien, des enfants des écoles de Santa Cruz dansant la *saya*, le *tinku* ou le *taquirari*, ou encore un groupe de danseurs du Beni. Les costumes de danse recréent donc les ambiances de tout le pays, le *tipoy*² des petites Crucéniennes se pose en contrepoint du bonnet andin des jeunes danseurs de *tinku* (cf. **photo**), et des amples jupes des danseuses de *morenada*. À première vue, le défilé offre la vision d'une Bolivie en réduction, une Bolivie vue de La Paz puisque les danseurs pacéniens y sont majoritaires. La participation de groupes représentant d'autres régions du pays est riche de signification, et peut être interprété de diverses façons.

Tout d'abord, ces participations, qui sont surtout le fait de groupes venant d'autres régions des Andes boliviennes, manifestent le caractère andin de la fête de la Paz et l'affirmation d'une identité andine englobant la fête de La Paz en la dépassant.

b. Cholitas et mise en scène de l'identité andine

C'est toute une conception andine de la fête qui a été intégralement transportée de la capitale à Santa Cruz. La grande visibilité des danses comme la *saya*, la *morenada*, ou les *caporales*, danses que l'on retrouve dans le carnaval andin, participe de cette transposition. Mais la meilleure illustration en est sans doute l'omniprésence des *cholitas* qui dansent la *morenada* dans le défilé. (Cf. **photo**) Les habits des danseuses des *bloques* de *morenada* sont en effet des habits de *cholita*, ce qui ne laisse pas d'avoir une grande valeur symbolique en termes de mise en scène de l'identité andine. Les cholitas sont des "indiennes en ascension sociale". Leur vêtement est très caractéristique : le terme de "*cholita*", dérivé de *cholo*, métis, désigne en premier lieu les femmes citadines aymaras qui portent un costume constitué d'un chapeau melon fiché sur leurs cheveux coiffés en deux longues tresses noires, d'un châle brodé, d'un corsage et d'une jupe bouffante colorée garnie de jupons, la *pollera*. Par extension, il s'applique aux femmes indiennes des Andes

² Le *tipoy* est le vêtement traditionnel des femmes *cambas*. Il n'est pratiquement plus porté dans la région de Santa Cruz.

portant des vêtements "traditionnels" (au sens de "non occidentalisés"). L'investissement affectif et symbolique mis dans le costume de danseuse de *morenada* va au-delà de la seule participation à la fête. Ces atours participent d'une mise en scène de l'identité andine. Les costumes de danse coûtent relativement cher, et peuvent représenter une partie importante des revenus des danseurs. plus de 1000 *bolivianos*,

c. L'identité ritualisée par la fête

Plus qu'une identité pacénienne au sens strict, la fête reflète une identité métisse, celle des Quechuas-Aymaras urbains, Pacéniens et *Cochabambinos* en tête. Les *entradas folkloricas* sont en effet l'émanation des classes populaires et de la petite bourgeoisie urbaines. La multiplication et l'ampleur sans cesse croissante des *entradas folkloricas* (que l'on peut observer aussi à La Paz avec la fête du *Gran Poder* ou à Oruro avec la dilatation du Carnaval) témoignent de la construction d'une identité à la fois urbaine, andine et populaire, où dominant les apports venus des cultures quechua et aymara. La fête de La Paz à Santa Cruz participe alors d'un mouvement de migration des formes d'expression culturelles des Andes vers les Basses Terres, mouvement qui s'exprime ici sur un mode identitaire, à travers la construction d'un rite festif. Le défilé constitue donc une forme ritualisée d'expression de cette identité andine.

Plus qu'une tradition, fût-elle nouvelle, la fête traduit ainsi un besoin d'expression d'une identité souvent mise en marge et stigmatisée. Elle devient alors un lieu de « fabrique d'identités » [AGIER, 2000, p. 7]. Ritualisée et créée ou recrée par la fête, la mise en scène qui émerge de l'*entrada folklorica* dit l'identité métisse des migrants andins vivant à Santa Cruz. Cette (re-)création identitaire prend une dimension revendicative

Conclusion : le sens d'une fête de plus en plus prise

Les spectateurs ne sont pas que des Pacéniens, ni même seulement des migrants. Les discours de rejet se combinent de façon contradictoire avec une participation d'une partie de plus en plus large de la société crucénienne à la fête. Dans les quartiers périphériques la fête de LP est l'occasion de multiples réjouissances de plus en plus partagées, et même les défenseurs de la crucénité en viennent à intégrer la fête de la ville

symbole du pouvoir centralisateur à l'agenda crucénien : en 2005, Ruben Costas, le président du Comité Civique Pro-Santa Cruz a assisté au défilé et on l'a même vue en train d'esquisser quelques pas de danse avec une *cholita*. La fête de La Paz serait alors la manifestation la plus visible d'une fusion *cambacolla* qui créerait une nouvelle identité crucénienne, nouvelle identité qui découle directement de la migration et du changement de la composition de la population crucénienne qu'elle entraîne.

De manière plus polémique, il semble pertinent de se demander si la présence de groupes d'âges et d'origines différentes, venant contrebalancer le pouvoir des groupes de *morenos*³ issus des marchés, ne s'intègre pas à une volonté d'assimilation ? Cette diversité, qui masque mal l'écrasante majorité des groupes andins et surtout pacéniens, ne serait-elle pas un élément d'une volonté de « neutraliser », d'édulcorer la fête et d'en faire une des versions de la crucénité ? L'extrait du quotidien *El Deber* qui figure ci-dessous invite tout du moins à se poser la question.

Revenons aux danseuses et à la foule agglomérée sur les bancs et les chaises de plastique qui bordent l'avenue. À cette scène où les danseuses agitent la *wiphala*⁴, et nous verrons qu'entre les centaines de drapeaux se trouve, dissimulé, celui de Santa Cruz, qui synthétise l'esprit d'une fête qui se nourrit de la diversité et qui a duré jusqu'à ce que les gens soient assez fatigués ou ivres pour s'arrêter.⁵

La volonté de faire de cette fête un événement englobant, émanation d'une crucénité renouvelée, s'apparenterait donc à une forme de négation du caractère fondamentalement andin de ces *entradas folklóricas* qui animent toujours plus les rues des grandes villes boliviennes. La participation de groupes se revendiquant comme *cambas* à ces festivités est d'ailleurs extrêmement réduite, à la limite de l'anecdotique. Donc, ce caractère englobant que l'on attribue à la fête est-il une façon de la neutraliser ou révèle-t-il au contraire la naissance d'un creuset identitaire bolivien ? À la lueur des tensions politiques et identitaires qui agitent le pays on peut à tout le moins se poser la question.

³ Les danseurs de *morenada*.

⁴ La *wiphala* est le drapeau multicolore emblématique des peuples originaires des Andes.

⁵ *El Deber*, 31 juillet 2005, « La fête des Pacéniens a attiré une multitude de spectateurs ».

Quelques éléments de bibliographie

AGIER, Michel, 1999. *L'invasion de la ville, banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Editions des archives contemporaines, coll. Une pensée d'avance, 176 p.

AGIER, Michel, 2000. *Anthropologie du Carnaval ; La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*, Marseille, Editions Parenthèses/IRD, 256 p.

BABY-COLLIN, Virginie, 2005. « Des marges dans la ville : mobilités citadines et métissage de l'urbanité », in CAPRON, Guénola, CORTÈS, Geneviève, et GUÉTAT-BERTRAND, Hélène, 2005. *Liens et lieux de la mobilité : Ces autres territoires*, Paris, Belin pp. 145-165.

DI MÉO, Guy, 2001. « Le sens géographique des fêtes », *Annales de géographie* n°622, pp. 624-646.

DI MÉO, Guy, 2001. *La Géographie en fêtes*, Paris, Ophrys, 270 p.

DUVIGNAUD, Jean, 1991. *Fêtes et civilisations*, Paris, Actes Sud, 258 p (1^{ère} édition 1974).

GIORGIS, Marta, 2004. « Urkupiña, la virgen migrante : fiesta, trabajo y reciprocidad en la boliviana Gran Cordoba », in HINOJOSA GORDONAVA, Alfonso, (coord.), 2004. *Migraciones transnacionales. Visiones de Norte y Sudamerica*, La Paz, Plural editores, pp. 141-166.

GUAYGUA CHOQUEGUAITA, Germán, 2001. *Las estrategias de la diferencia : Construcción de identidades populares en la festividad del Gran Poder*, La Paz, ILDIS-UMSA, 70. p.

JOLIVET, Marie-José, 1994. « Créolisation et intégration dans le carnaval de Guyane », in *Cahier des Sciences humaines*, vol. 30 n°3, *Incertitudes identitaires*, Paris, ORSTOM, pp. 531-549.

MARTINEZ, Françoise, 2001. « La nation mise en scène. Fêtes civiques et scolaires en Bolivie (1900-1930) », *América*, n°27, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 33-42.

MARTINEZ, Françoise, 2002. « Le 6 août. Enjeux autour de l'imposition d'une fête nationale », *Regards des Amériques*, n°7 spécial Bolivie, pp. 23-26.